

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 10

**Artikel:** La "Victorieuse"  
**Autor:** Kentzinger, Louis de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252851>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LA "VICTORIEUSE"

(Suite)

Depuis quelques instants, Mlle de Ravilliers attendait Gaston. Elle était silencieusement assise sur un banc de gazon, la tête penchée sur sa poitrine, dans une attitude méditative, ce qui ne l'empêchait pas d'être attentive au moindre bruit. Par moment, ses larges et voluptueuses paupières se relevaient lentement, et ses regards se portaient complaisamment sur l'imposant spectacle qui l'environnait. Elle aspirait avec délices les parfums enivrants que lui apportait la brise, et, au milieu de cette solitude, son âme s'ouvrait à toutes les douces et fraîches émotions que fait éclore, dans les imaginations rêveuses, une nature féconde en inspirations poétiques. Telie était la puissance de ses impressions que les minutes s'écoulaient sans qu'elle s'en aperçût, tant son extase était profonde. L'isolement dans lequel elle se trouvait, la témérité de sa démarche, le départ même de Gaston, tout était oublié. Comme toutes les natures privilégiées, elle vivait beaucoup plus par l'âme que par le corps, et ses pensées l'emportaient dans un monde de fantaisie et d'amour qui l'enlevait à la vie réelle, à ce triste positivisme qui pèse incessamment de tout son poids sur les cœurs secs et les imaginations stériles.

Un léger bruit du côté de la mer la fit tressaillir. Elle tira de son sein une montre lilliputienne, véritable chef-d'œuvre d'art, et à la pâle clarté de la lune qui blanchissait à peine la cime des arbres, elle remarqua que l'heure du rendez-vous était passée de quelques minutes.

— Enfin, c'est lui ! murmura-t-elle en faisant une petite moue charmante et en se promettant bien de gronder le chevalier sur son peu d'empressement. Néanmoins, un doux frémissement lui parcourut tout le corps et un furtif incarnat, qui allait se perdre sous les boucles argentées de sa coiffure, empourpra subitement son gracieux visage.

Ramenée au sentiment de sa situation, elle se rappela que le lendemain, Gaston devait partir, la quitter encore, et son cœur se serra à cette idée. Ainsi, elle se promit de l'engager à parler à son père, à lui confier leur amour, car de vagues appréhensions, de secrètes alarmes troublaient la joie pure dont elle était inondée, depuis qu'elle se savait aimée, et la faisaient involontairement trembler pour l'avenir. Quoi de plus timide et de plus craintif que le premier amour de la vie ?

Le bruit qu'elle avait entendu se rapprocha insensiblement... Elle allait s'élançer dans la direction d'où il provenait ; mais tout à coup elle recula pâle d'épouvante, l'œil hagard, les lèvres frémissantes, et un cri sourd, un cri de terreur et de désespoir s'échappa de sa poitrine haletante. Le capitaine venait d'apparaître devant elle !... sa bouche était contractée par un sourire qui avait, comme son regard, quelque chose de satanique. Il se posa en face de la jeune fille, les

bras croisés sur sa poitrine, et lui dit avec un accent d'ironie mal déguisée :

— Si j'avais encore des doutes sur le sentiment que je vous inspire, belle Marie, il ne me serait plus permis d'en conserver en voyant l'effet que produit ma présence sur vous. Vous ne m'attendiez pas, je le sais, et je comprends votre étonnement, votre surprise, je puis même dire votre désappointement. Est-ce bien ce dernier mot que je dois employer ?

Mlle de Ravilliers ne répondit pas. Avec cet instinct subtil que possèdent les femmes, elle avait compris que cette apparition inattendue devait être le présage de quelque malheur, et elle était retombée sur le banc de gazon, brisée, anéantie, sans force et sans voix.

— Votre contenance me dit assez que je n'ai pas employé le mot propre, poursuivit le capitaine, et votre silence me confirme dans mon opinion. Que voulez-vous ? Tout le monde ne peut pas être jeune et beau, tout le monde, à l'égal du chevalier, par exemple, ne possède pas l'art de plaire, et de séduire.

— Monsieur ! s'écria la jeune fille avec dignité en sortant tout à coup de l'espèce de torpeur dans laquelle elle était plongée.

Et comme si cet effort eût épuisé ses forces, elle s'affaissa de nouveau sur elle-même en se couvrant le visage dans ses deux mains.

Le capitaine conservait la même attitude, le même regard, le même sourire.

— Décidément, je ne suis pas heureux dans le choix de mes mots, reprit-il. Il faut me pardonner, Mademoiselle, c'est le manque d'habitude ; je suis si peu familiarisé avec les subtilités du langage des salons. Préférez-vous que je dise, l'art d'aimer et de se faire aimer ? j'en augure que vous le préférez. Va donc pour l'art de se faire aimer ! je serais désolé de vous contrarier pour un mot. Et, d'ailleurs, je ne suis pas ici pour cela.

Mlle de Ravilliers laissa tomber ses bras le long de son corps et regarda fixement le capitaine.

— Est-ce pour moi, Monsieur, que vous êtes ici ? lui demanda-t-elle.

— Vous en doutez ? oh ! c'est être injuste envers vous.

— Si j'en doute ? s'écria la malheureuse enfant, en se levant par un mouvement nerveux et en portant des yeux hagards dans la direction par où devait venir Gaston. J'en doute tellement, Monsieur, que je vais retourner près de mon père, où vous aurez la faculté de m'accompagner si bon vous semble. C'est là seulement que je dois et puis vous entendre.

— Je suis loin de prétendre le contraire, dit le capitaine en s'opposant à ce que la jeune fille donnât suite à ce mouvement ; mais je préfère que nous restions ici. Je suis vraiment désolé d'avoir une manière de voir différente de la vôtre, et je vous en demande bien pardon.

— Userez-vous de violence envers moi, Monsieur? chez mon père!...

— Vous savez comme moi, Mademoiselle, ce que dit la sagesse des nations : qui veut la fin veut les moyens.

— Mais, enfin, que voulez-vous de moi? exclama la naïve enfant en continuant à jeter des regards désespérés vers le point d'où elle attendait du secours.

Le capitaine s'en aperçut, et un éclair de sauvage satisfaction passa dans ses yeux. Ce fut avec une joie cruelle qu'il évita de répondre à la jeune fille pour lui dire, en appuyant sur les mots :

— Vous... l'attendez?...

— Eh bien! oui, Monsieur, je l'attends, répondit Marie avec cette puissance d'énergie que donne l'amour. Et quand il sera là, nous verrons si vous aurez le courage de continuer le rôle odieux que vous jouez avec moi.

— Heureusement, répondit le capitaine sans s'émouvoir, que, par prudence et non par crainte, j'y ai mis bon ordre. Ainsi, vous pouvez vous dispenser de fatiguer vos beaux yeux à vouloir percer les ténèbres, car il ne viendra pas.

Ces derniers mots du capitaine, qui avait aposté des spadassins sur la route du chevalier, pénétrèrent dans le cœur de Mlle de Ravilliers comme la lame froide et acérée d'un poignard.

— Il ne viendra pas! répéta-t-elle. Et où était-il? que lui avait-on fait? que signifiaient ces mystérieuses menées, ces paroles menaçantes du capitaine? Où voulait-il en venir? Toutes ces questions et bien d'autres encore, se croisaient, se heurtaient dans sa tête avec une effrayante rapidité. L'affreuse vérité se fit enfin jour dans cette imagination soumise à l'action dévorante d'un cerveau en délire. Elle voulut crier et la voix expira dans sa poitrine oppressée. Elle ne put que murmurer, en donnant toutes les marques de la plus profonde terreur :

— C'est donc un guet-apens, mon Dieu!

Et elle tomba à genoux, les mains jointes, le regard tourné vers le ciel comme pour l'implorer et lui demander pardon de s'être ainsi exposée, en suivant les fiévreuses impulsions de son cœur.

Elle était si belle ainsi, cette douce et timide colombe qui tremblait d'un effroi légitime sous le regard de vautour que le capitaine dardait sur elle! il y avait tant de poésie dans sa pose, tant de grâce mystique répandue sur son angélique physionomie, que ce dernier, transporté d'admiration, éperdu de luxure, et incapable de dominer plus longtemps la violence de ses passions, mit un genou en terre à côté de la jeune fille, et s'écria :

(A suivre.)

## NOS ILLUSTRATIONS

**Emile Loubet dans son cabinet de travail.** — Le président de la République Française, Emile Loubet, a dépassé sa 64<sup>e</sup> année. Notre portrait, le représente dans son cabinet de travail au palais de l'Élysée.

**Le sultan du Maroc et Fez, la capitale de son empire.** — Mula-Abd-el-Aziz, « chérif » du Maroc, a seulement 22 ans. On sait dans quelles conditions il fut proclamé empereur, au mépris des droits de son frère aîné qui est borgne, mais beaucoup plus énergique que lui. Ce fut la même tragi-comédie qui s'était jouée jadis à la mort de Claude et à l'accession à l'empire de Néron : la mort du vieux sultan cachée pendant plusieurs jours, afin de donner le temps à Abd-el-Aziz de gagner le camp et de prendre le pouvoir : le Maroc apprenant en même temps la disparition du défunt chérif et le règne du nouveau.

Le vêtement qu'on voit à Abd-el-Aziz sur notre portrait, ce bur-nous blanc très fin, qui l'enveloppe de la tête aux pieds, est son vêtement habituel. Nulle broderie, nul insigne visible, le capuchon toujours relevé par dessus le fez et le turban qui le coiffent, est la seule marque qui le distingue, au palais, de son entourage, et le désigne comme le chérif (l'empereur). Là où il paraît, lui seul a droit à cette prérogative de rester ainsi couvert.

Ceux qui l'ont approché le disent très intelligent. Et, de fait, en dehors de l'attrait qu'exercent sur son esprit nos découvertes, nos inventions ; il s'intéresse beaucoup, personnellement, aux choses de son empire, à celles de l'armée notamment.

C'est Fez, la capitale de l'empire, sa résidence de prédilection. Nous en publions aussi une photographie.

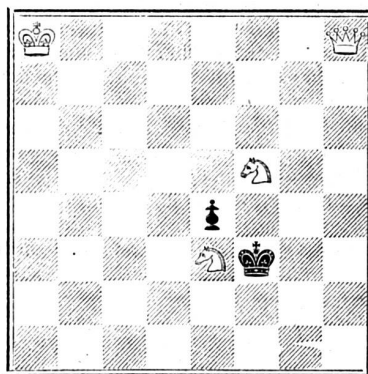
### Un architecte féminin.



A Helsingfors, dans la Finlande, on a nommé pour la première fois aux fonctions d'architecte de la ville une jeune Finlandaise, Mlle Blenda Nyberg. Les adhérentes du féminisme ont acclamé avec plaisir cette nomination. Blenda Nyberg est née en 1878, à Hovise. A l'âge de 19 ans elle entra à l'école polytechnique de Helsingfors et le 13 mai 1901 elle eut son diplôme d'architecte. Elle est la seule dame qui a fréquenté tous les cours de cette école et qui a passé avec succès ses examens.

## ECHECS

PROBLÈME N° 9.



Mat en 3 coups.

Solution du problème n° 7 :

- |            |        |
|------------|--------|
| 1. C6 — CD | 1. R5R |
| 2. R2R     | 2. R5R |
| 3. D3R     |        |